

LA TECHNICITÉ DE LA MÉDECINE HIPPOCRATIQUE ET SES LIMITES

SYLVA FISCHEROVÁ

ABSTRACT

The Technicity of the Hippocratic Medicine and Its Limits

The study is concerned with the Hippocratic concept of *techne* which formed a part of the broader debates on *techne* occurring in 5th century Greece. The concept of *techne* is anchored in the concept of *physis* (and it is at the same time in opposition to the concept of *tyche*); its importance is attested by the fact that – some time ago – H.-G. Gadamer designated the Greek discovery of *techne* and its application to medicine as a first decisive commitment towards everything that essentially characterizes Western civilization. What is first presented here are the basic features of *techne ietrike* (as formulated in the treatises of the *Corpus Hippocraticum*): Medicine is aware of its goal as well as of its methods whose nature it repeatedly reflects on. What belongs to this reflection is an awareness of certain limits on the part of medicine, especially a lack of *akribeia* that is due to the fact that doctors deal with objects of a different kind than the other arts do, i.e. the unique constitution of each patient. Another particular of the medical *techne* is the unequal relationship between the specialist-doctor and the object of his art, the patient. This peculiar situation is commented in the treatises of the *Corpus Hippocraticum* a number of times. The study's conclusion points out the ethical dimension of dietetic prescriptions and of the medical profession as such; it is something that leads – even in spite of all the limits mentioned above – almost to the deification of both the medical art and the medical life.

Keywords: *techne*; *Corpus Hippocraticum*; Greek thought of the 5th century BC; medicine and its specific character; ethical dimension of medicine

Dans cet article je vais expliquer en premier lieu la notion hippocratique de la *tékhnê* et ses caractéristiques spécifiques ; puis, je vais éclairer les limites de cette *tékhnê* que les médecins étaient capable de concevoir et réfléchir ; enfin, je vais discuter les aspects éthiques résultant du caractère spécifique de la *tékhnê* médicale.

Tékhnê : les traits essentiels

Dans le terme *tékhnê*, on peut reconnaître la racine indoeuropéenne *ték-* (qui signifie produire), ou la racine dupliquée *te-tk-* (batir ou charpenter ; le substantif *téktôn* signifie charpentier, menuisier etc., bref : un artisan de profession). Cette racine était très prolifique en latin : considérons à preuve le verbe *texo* (bâtir et tresser), d'où viennent les mots bien connus, *texte* et *texture* (Beekes 2010 : II, 1460 et 1476). On peut traduire *tékhnê* par art, science ou artisanat, mais aussi, généralement, par expérience, remède, ruse ou embûche. Ce terme caractérise la sphère de l'activité et de la responsabilité humaines, par opposition à la sphère de la nature, *phúsis* (même si cette opposition n'est pas absolue). Une autre opposition à la *tékhnê* est représentée par *túkhê* : le domaine de la fortune et du fortuit.

Les termes désignant les *tékhnai* singulières commençaient à proliférer au cours du cinquième siècle av. J.-C., les plus anciens d'entre eux étant *mousiké* (la musique ; chez Pindare, *Olymp.* I, 15) et *mantiké* (divination ; on la trouve chez Aeschyle, *Prom.* 484).¹ Ensuite vinrent s'ajouter *nautiké* (navigation), *rhetoriké* etc., et un grand nombre de manuels techniques s'est répandu à partir de ce temps-là.

On peut résumer les traits essentiels de la *tékhnê* de la manière suivante (mon point de départ est ici l'analyse d'Aristote dans *Metaph.* I, 1, étant précisé que le Stagiritte fonde naturellement ses réflexions sur celles de ses prédécesseurs).²

- 1) la *tékhnê* a son efficacité, *dúnamis*, clairement déterminée, et son but, *érgon*; souvent – mais pas toujours – elle a aussi son produit concret, mais il existe des *tékhnai* qui ne créent pas de produit concret (Arist. *Magna mor.* 1211b28 ; Arist. *Eth. Eud.* 1219a12) ;
- 2) *tékhnê* connaît la route vers ce but, ce qui signifie qu'elle n'est pas seulement une expérience ou empirie, de même qu'elle n'est pas l'affaire du hasard. Dans le même temps se pose la question de l'universalité de cette méthode ainsi que de son exactitude, *akríbeia* ;
- 3) elle est capable de transmettre la connaissance acquise par cette méthode aux autres – c'est à dire, elle est enseignable, on peut l'enseigner ;
- 4) elle s'intéresse à son raisonnement, autrement dit : elle questionne sa nature, ses conditions et ses propres limites (cette caractéristique se rattache au point 2).

Les traits essentiels de la *tékhnê* médicale

En appliquant ces traits essentiels de la *tékhnê* à la médecine, voici ce que l'on peut avancer :

- 1a) le but de la médecine est le suivant: « Délivrer complètement les malades de leurs souffrances ou émousser la violence des maladies, et ne pas traiter les malades qui sont vaincus par les maladies » (*De arte* 3, traduit par Jouanna 1988).³ « Loin d'être

¹ Sur la notion de la *tékhnê* avant Platon voir Heinimann (1961).

² On peut consulter aussi l'analyse de Nussbaum (1989 : 95).

³ καὶ πρῶτόν γε διοριεῦμαι ὃ νομίζω ἱητρικὴν εἶναι, τὸ δὴ πάμπαν ἀπαλλάσσειν τῶν νοσεόντων τοὺς καμátους, καὶ τῶν νοσημάτων τὰς σφοδρότητας ἀμβλύνειν, καὶ τὸ μὴ ἐγχειρεῖν τοῖσι κεκρατημένοισιν ὑπὸ τῶν νοσημάτων, εἰδότας ὅτι ταῦτα οὐ δύναται ἱητρικὴ. (Tous les textes grecques des traités hippocratiques sont pris de *Thesaurus Linguae Graecae*, c'est à dire de l'édition de Littré 1839–1861.)

une preuve de l'inexistence de l'art comme le prétendent les adversaires, le refus de soigner les cas incurables repose sur la connaissance exacte du domaine qui relève de l'art (cas curables) », commente J. Jouanna ad locum (Jouanna 1988 : 249).

Une autre définition célèbre du devoir du médecin va dans le même sens, en disant : « L'art se compose de trois termes: le malade, la maladie et le médecin. Le médecin est le serviteur de l'art ; il faut que le malade aide le médecin à combattre la maladie. » (*Epid. I, 5*)⁴

Cela signifie que le fait de préserver ou d'améliorer la santé n'est pas postulé comme l'*érgon* de la médecine. Au contraire, le schéma central des médecins grecs présente la maladie comme l'un des angles d'un triangle, les deux angles restants correspondant au malade et au médecin. Chaque angle de ce triangle dispose de la même importance; cela signifie qu'aucun d'eux n'est protégé, ni prépondérant.

2a) La *tékhnè* médicale est fière d'avoir sa méthode. En fait, les auteurs de plusieurs traités hippocratiques défendent leur *tékhnè* contre les attaques des adversaires qui maintiennent que le succès du traitement est dû uniquement à la *túkhè*, pas à la *tékhnè* médicale (*De l'art ; L'ancienne médecine* ; voir Villard 1996). D'où le caractère clairement apologétique de ces passages.

« La médecine est en possession depuis longtemps de tous ses moyens d'un point de départ et d'une voie qui ont été découverts ; grâce à ces moyens, des découvertes en grand nombre et de belle qualité ont été faites au cours d'une longue période de temps, et les découvertes restantes seront faites pourvu que, joignant à des dons suffisants la connaissance des découvertes acquises, on les prenne pour point de départ de la recherche » (*VM 2*; traduit par Jouanna 1990).⁵

Cette méthode vise essentiellement à déterminer les causes des processus qui se déroulent dans le corps humain. Il faut trouver ce *diá ti*, « à cause de », « en raison de » qui rend possible l'analyse de l'état actuel comme la prédiction de l'état prochain, c'est-à-dire le pronostic. Ces deux notions, le *diá ti* et le pronostic, sont inséparables l'une de l'autre quoique les médecins grecques (et notamment en ce qui concerne la médecine hippocratique) s'intéressent davantage au *prógnôsis* qu'au *diágnôsis* (voir Thivel 1985). En effet, on ne peut lire le terme *diágnôsis* qu'une seule fois dans le *Corpus Hippocraticum*: *diágnôsin poiéesthai*, fixer le diagnostic (*VC 10* ; il s'agit d'un traité chirurgical). La cause principale de cette stratégie est enracinée dans la nosologie : on voit et on classe les maladies davantage comme des faisceaux de symptômes que comme des phénomènes distincts et identifiables de manière univoque. Et voici une information présentant un intérêt tout particulier : on peut également utiliser le terme *prodiágnôsis* (*Vict. 2*) ; ce fait, je l'estime symptomatique *per se*.

Bref, selon des médecins hippocratiques les choses ne se passent pas *autómaton*, automatiquement, comme le signale l'auteur du traité *De l'art* :

⁴ Toutes les traductions sont par Littré (1839–1861), si ce n'est pas indiqué différemment.

⁵ Ἱητρικῆ δὲ πάντα πάλαι ὑπάρχει, καὶ ἀρχὴ καὶ ὁδὸς εὐρημένη, καθ' ἣν καὶ τὰ εὐρημένα πολλὰ τε καὶ καλῶς ἔχοντα εὐρηταὶ ἐν πολλῷ χρόνῳ, καὶ τὰ λοιπὰ εὐρεθήσεται, ἢν τις ἰκανός τε ἔων καὶ τὰ εὐρημένα εἰδῶς, ἐκ τούτων ὁρμώμενος ζητήῃ.

« En effet le spontané (αὐτόματον), lui, est manifestement convaincu de n'être rien ; car pour tout fait on peut découvrir un pourquoi (διὰ τι), et dans la mesure où il y a un pourquoi, le spontané n'a manifestement aucune réalité, si ce n'est en tant que nom » (*De arte* 6, traduit par Jouanna 1988).⁶

Ce refus de la spontanéité des processus explique la fréquence et l'importance des termes *aitía* et *próphasis*, souvent utilisés par les auteurs des traités de *Corpus*, qui désignent la nécessité, *anáγκη*, des processus dont ils témoignent et qu'ils signalent. On peut rencontrer aussi la distinction sophistiquée entre *sunaitía* – une cause qui s'associe et accède à la cause primaire – et *metaitía*, une cause secondaire (*Flat.* 15).

Ainsi, nous nous sommes positionnés entre les deux concepts fondamentaux de la pensée grecque, *phúsis* et *tékhnhē*. *Phúsis* fait figure de notion primordiale et originaire : elle est « l'éducatrice la plus grande de la *tékhnhē* » (*Lex* 2). Et, dans le traité *Du régime*, on lit : toutes les *tékhnhai* ont quelque chose en commun avec la nature humaine (*Vict.* I, 24). C'est pourquoi le principe *natura medicatrix* revient de manière assez fréquente dans les traités de *Corpus Hippocraticum*, p. ex. *Epid.* VI, 5 :

« La nature est le médecin des maladies. [Lit. : Les natures sont les médecins des maladies.] La nature trouve pour elle-même les voies et les moyens, non par intelligence. ... La nature, sans instruction et sans savoir, fait ce qui convient. Larmes, humidité des narines, éternuements, sérumen, salive, expectoration, inspiration, expiration, bâillement, toux, boquet, toutes choses qui ne sont pas toujours de la même nature. »⁷

Tékhnhē fonctionne ici comme une imitation de la nature même.⁸

Pourquoi, peut-on se demander ? C'est parce que chaque *tékhnhē* présuppose *phúsis*, un ordre des choses qui – même s'il est variable et changeant – renferme les lois de la variation. *Phúsis* doit, en même temps, être rattachée à l'expérience humaine de sorte que l'expérience humaine permette l'appréhension de la *phúsis* – et aussi, au niveau empirique, elle permet la réalisation, d'où découlent l'approbation et le succès.

Le devoir du médecin – comme pour chaque technicien – est de discerner la nature de l'instant, c'est-à-dire de l'état donné qui, naturellement, représente toujours « l'histoire de l'état », il résulte de tous les états précédents ; une fois celui-ci appréhendé, le médecin peut fixer la thérapie et le pronostic. Le caractère ordonné des choses permet que l'homme puisse le discerner et le reconnaître ; c'est aussi la raison pour laquelle l'épistémologie est, principalement, ancrée ici.⁹

Bref, comme l'a dit H.-G. Gadamer : la découverte de *tékhnhē* naît de l'esprit de l'histoire ionienne, de l'investigation libre des choses et de l'esprit du *lógos* ; et son application à la médecine constitue le premier engagement décisif pour tout ce qui est essentiel à la

⁶ τὸ μὲν γὰρ αὐτόματον οὐδὲν φαίνεται ἐὼν ἐλεγχόμενον· πᾶν γὰρ τὸ γινόμενον διὰ τι εὐρίσκειτ' ἂν γινόμενον, καὶ ἐν τῷ διὰ τι τὸ αὐτόματον οὐ φαίνεται οὐσίην ἔχον οὐδεμίην, ἀλλ' ἢ οὐνομα μόνον.

⁷ Νούσων φύσιες ἰητροί. Ανευρίσκει ἡ φύσις αὐτῆ ἐωυτῆ τὰς ἐφόδους, οὐκ ἐκ διανοίης ... ἀπαιδευτος ἡ φύσις ἐοῦσα καὶ οὐ μαθοῦσα τὰ δέοντα ποιέει. Δάκρυα, ῥινῶν ὑγρότης, πταρμοί, ὠτὸς ῥύπος, στόματος σίαλον, ἀναγωγῆ, πνεύματος εἴσδος, ἔξοδος, χάσμη, βῆξ, λῦγξ, οὐ τοῦ αὐτέου παντάπασι τρόπου.

⁸ Sur ce rapport voir le poète comique Damoxène. Un de ses personnages dit : ἡ φύσις πάσης τέχνης ἀρχέγονόν ἐστ', *phúsis* est l'origine (ou : l'auteur primordiale) de la *tékhnhē* (Damoxen. fr. 2, 8 CAF).

⁹ Mon point de départ est l'analyse de Kube (1969 : 44).

civilisation occidentale (Gadamer 1996 : 31).¹⁰ Ajoutons encore que dans le concept de la *tékhnè* on voit aussi opérer la dimension *poiétique*, c'est à dire pratiquant et « laborant ».

3a) la méthode et le point de départ de l'art médical sont clairs et distincts ; en conséquence, communicables et explicables. Il ne s'agit pas d'initiations secrètes ni d'un traitement par l'extase ou grâce à d'extraordinaires facultés charismatiques du médecin. Si ce n'était pas le cas, non seulement l'enseignement dans les écoles médicales, tel qu'indiqué dans le *Serment d'Hippocrate* et par d'autres témoignages, mais aussi la totalité du *Corpus Hippocraticum* seraient incompréhensibles et privés de sens.

4a) L'art médical questionne sa propre nature, ainsi que ses conditions et ses limites ; ce débat dans les traités hippocratiques est riche et nous allons le présenter.

La médecine comme *tékhnè* « stochastique »

Une première limite de l'art médical est déterminée par le caractère spécifique de la nature humaine qui implique le manque d'exactitude, *akríbeia*, de l'art médical. C'est peut-être pour la même raison (et de manière surprenante au premier regard) que les termes *akribés*¹¹ et *akríbeia* appartiennent aux notions fréquemment mentionnées dans le *Corpus Hippocraticum*. On les utilise pour désigner l'ordre – la régularité – l'exactitude, p. ex. du cours de la maladie, de sa cure etc.¹² On peut utiliser *akribés* aussi pour classifier les fièvres selon leur durée : une fièvre de trois jours est notée comme *tritaïos akribés* (*Epid.* ; *Aph. Coac.*), et nous rencontrons aussi *diáita akribés*, le régime régulier (voir Kurz 1970 : 68).

Dans la dimension du temps, la mesure est exprimée par la notion de *kairós*. *Kairós* peut désigner aussi la mesure *per se*, mais dans les traités médicales on l'utilise principalement pour exprimer l'occasion, le moment opportun. « Dans le temps est l'occasion ; et dans l'occasion, un temps bref. La guérison se fait dans le temps, parfois aussi dans l'occasion » (*Praec.* 1).¹³ La médecine elle-même est *oligókairos*, « elle est d'une mesure fugitive », comme le traduit Brătescu (1983 : 143). Les *kairoí* sont caractérisés comme *polloí* et *pantoíoi* – ils sont nombreux et de sortes différentes – en correspondance avec les maladies, les lésions et les traitements (*Morb.* I, 5). Mais on peut nuancer et graduer dans la notion même : il y a les *oxées kairoí*, les opportunités ou les moments aigus, c'est-à-dire critiques, où il est nécessaire d'intervenir sans hésiter.

¹⁰ Sur le caractère « technique » de la médecine contemporaine voir Delkeskamp-Hayes, Gardell Cutter (1993).

¹¹ Le terme *akribés* apparaît pour la première fois dans *Iliou persis* (un des poèmes du cycle homérique, datant probablement du sixième siècle av. J.-C.). Dans le fragment conservé, Poséidon a donné à Machaon – un des fils d'Asclépios – la faculté de retirer les flèches des plaies ; mais, dans la poitrine de Podalire (un autre fils d'Asclépios) il a inséré *akríbea pánta* – toute la précision. Ça signifie qu'il lui a donné la faculté de discerner l'invisible et de traiter l'incurable, p. ex. la démence d'Ajax (fr. 5 de l'édition d'Allen 1912). Puis que l'adjectif *akribés* n'appartient pas à la langue épique, Schiefsky conclut qu'il pourrait être rattaché à la sphère de la médecine (Schiefsky 2005 : 17). A mon avis, la fréquence de cet adjectif et de ses formes graduées chez Hérodote n'indiquent que la provenance ionienne de ce concept important de la pensée grecque.

¹² En ce qui concerne le sens originel de l'*akríbeia*, son étymologie n'est pas connue, mais le terme était utilisé pour qualifier la qualité de produits des *tékhnai* telles que l'architecture, la charpenterie ou la sculpture, c'est à dire l'harmonie, l'accord harmonieux des détails précisés et la capacité à constituer un ensemble accompli, équilibré et élaboré.

¹³ Χρόνος ἐστὶν ἐν ᾧ καιρὸς, καὶ καιρὸς ἐν ᾧ χρόνος οὐ πολὺς· ἄκεις χρόνος, ἐστὶ δὲ ἡνίκα καὶ καιρῶ.

Et – au sommet de cette pyramide – on trouve le superlatif : les *oxútatoi kairoí*, les moments les plus décisifs, p. ex. quand il s’agit de secourir un patient qui tombe en défaillance, qui ne peut uriner ou aller à la selle, qui étouffe, ou de délivrer une femme qui accouche ou qui se blesse. Là, il ne suffit pas d’intervenir un peu après, car un peu après la plupart a succombé (*Morb.* I, 5). Mais il y a aussi les maladies pour lesquelles il est impossible de déterminer le *khrónos akribés*, parce qu’il dépend de facteurs variés et changeants (*Morb.* I, 16).

En général, le médecin s’efforce à atteindre la plus haute *akrbeia*, exactitude et régularité maximales dans son traitement, mais il doit se rattacher à la mesure plus précaire et incertaine que sont le numéro ou le poids, les quantifiants caractérisant une part des *tékhnai* selon Platon. Dans le *Philèbe*, Platon subdivise toutes les *tékhnai* en deux parts (*Pl. Phil.* 55e–56c) : les premières sont les *tékhnai* utilisant la mesure, le calcul ou le pesage, bref : les méthodes quantifiantes. Parmi ces *tékhnai* figurent l’arithmétique, la géométrie, etc. Les secondes sont les *tékhnai* qui procèdent sur la base de l’estimation approximative ou stochastique (*stokhasmós* est le *terminus technicus* ici) et sont issues de l’expérience, de l’exercice et de la pratique (p. ex. *mousiké – stratégiké – kybernètiké* = timonerie).

La médecine appartient elle aussi à cette deuxième partie « stochastique » des *tékhnai* selon Platon. L’auteur du traité *L’ancienne médecine* (qui précède le *Philèbe*)¹⁴ commente ce caractère spécifique de la *tékhnè* médicale de manière explicite :

« C’est pourquoi les tâches [scil. de la médecine] sont bien plus diversifiées et requièrent une exactitude bien plus grande (πλέονος ακριβής). Il faut en effet viser à une mesure (μέτρον) ; or il n’y a pas de mesure – pas plus du reste qu’un nombre ni qu’un poids –, à quoi on puisse se référer pour connaître ce qui est exact (τὸ ἀκριβές), si ce n’est la sensation du corps (τοῦ σώματος τὴν αἴσθησιν) ... Le médecin auquel j’adresserais, pour ma part, de vifs éloges est celui qui ne commettrait que de petites erreurs, la précision parfaite (τὸ δ’ἀκριβές) étant un spectacle rare » (*VM* 9, traduit par Jouanna 1990).¹⁵

L’auteur du traité discute la même question dans un passage suivant, en utilisant le terme *atrekés* (deux fois à la forme superlative) :

« Il est difficile, quand une telle exactitude (τοιαύτης ἀκριβῆς εὐούσης) est exigée de l’art, d’atteindre toujours la plus grande précision (τυγχάνειν αἰεὶ τοῦ ἀτρεκεστάτου). Et pourtant, bien des aspects de la médecine, dont il sera question, parviennent à un tel degré d’exactitude (ἐξ τοσαύτην ἀκριβῆν). Je prétends donc qu’il ne convient pas de croire que l’ancienne médecine n’existe pas et ... qu’elle ne possède pas l’exactitude dans tous les aspects, mais qu’il convient bien plutôt, pour la raison qu’elle est capable ... de s’approcher tout près de la précision la plus grande (τοῦ ἀτρεκεστάτου ὁμοῦ), à l’aide du raisonnement (λογισμῶ), après être sortie d’une profonde ignorance, d’admirer les découvertes obtenues

¹⁴ Voir Craik (2015 : 285) : « a date in the final decades of the fifth century is plausible ».

¹⁵ δι’ ὧν πολλὸν ποικιλώτερα τε καὶ διὰ πλέονος ἀκριβῆς ἐστί. Δεῖ γὰρ μέτρον τινὸς στοχάσασθαι· μέτρον δὲ, οὐδὲ σταθμὸν, οὐδὲ ἀριθμὸν οὐδένα ἄλλον, πρὸς ὃ ἀναφῆρων εἴη τὸ ἀκριβές, οὐκ ἂν εὐροίης ἄλλ’ ἢ τοῦ σώματος τὴν αἴσθησιν· διὸ ἔργον οὕτω καταμαθεῖν ἀκριβῶς, ὥστε σμικρὰ ἀμαρτάνειν ἔνθα ἢ ἔνθα· κἂν ἐγὼ τοῦτον τὸν ἡτρὸν ἰσχυρῶς ἐπαινέοιμι τὸν σμικρὰ ἀμαρτάνοντα. Τὸ δ’ἀκριβές ὀλιγάκις ἐστί κατιδεῖν.

par une méthode bonne et correcte, et non sous l'effet du hasard » (VM 12, traduit par Jouanna 1990).¹⁶

Le terme *atrekês* est extrêmement important dans la prose historique ionienne ; Hérodote l'utilise pour dénoter « la vérité », au sens de la certitude de son témoignage (l'adjectif *alethês* n'étant usé par lui qu'exceptionnellement). En général, le terme *atrekês* et l'adverbe *atrekêôs*¹⁷ caractérisent une information ou un renseignement sans déformation et sans écart ou aberration (voir le verbe latin *torqueo* et les mots français dérivés torsion ; entorse etc.). Un autre adjectif / adverbe utilisé par Hérodote dans un sens comparable est *asphalês* / *asphalêôs*, à savoir quelque chose que l'on ne peut pas ébranler ou secouer. Ce qui est substantiel ici, est la certitude du témoignage, la conviction du locuteur : si Hérodote voit quelque chose, il la qualifie comme *atrekês*. En outre, on trouve dans ses *Histoires* d'autres termes utilisés fréquemment dans le *Corpus* : p. ex. *saphês* qui désigne la clarté et « synopticité » du témoignage. En conséquence, les termes *atrekês* et *akribês* apparaissent comme ancrés dans le discours prosaïque ionienne, bien que leur présence ne soit pas limitée à celui-ci.¹⁸

Mais les limites de la *tékhnê*, on les trouve aussi du côté du médecin: les maladies sont vaincues « dans la mesure où la nature des malades s'offre à l'examen et dans la mesure où la nature des investigateurs est douée pour l'investigation » (*De arte* 11).¹⁹ L'auteur du traité *Du régime* utilise le raisonnement suivant pour caractériser les excellences et les limites du traitement de la part du médecin, en relation avec le malade et son régime. Selon cet auteur, le médecin qui veut traiter exactement le régime de l'homme doit connaître la nature de l'homme en général : c'est à dire ses constituants fondamentaux et ses éléments prédominants. Mais il lui faut connaître aussi la vertu de tous les aliments et boissons ainsi que la proportion des exercices à l'égard de la quantité d'aliments, de la nature du patient, de son âge, des saisons de l'année, des changements des vents etc., bref, de l'univers entier.

« Mais tout cela connu, la découverte n'est pas encore complète. Si en effet il était possible ... de trouver dans chaque cas individuel une proportion exacte des aliments et des exercices, sans excès ni défaut, on aurait trouvé alors très exactement la santé pour tout le monde. Malheureusement, si tout ce qu'on a cité plus haut a bien été découvert, ce dernier point

¹⁶ Χαλεπὸν, μὴ τοιαύτης ἀκριβείας ἐούσης περὶ τὴν τέχνην, τυγχάνειν αἰεὶ τοῦ ἀτρεκεστάτου· πολλὰ δὲ εἶδεα κατ' ἰητρικὴν ἐς τοσαύτην ἀκριβίην ἦκει, περὶ ὧν εἰρήσεται. Οὐ φημί δὴ διὰ τοῦτο δεῖν τὴν τέχνην ὡς οὐκ ἐούσαν οὐδὲ καλῶς ζητομένην τὴν ἀρχαίην ἀποβαλέσθαι, εἰ μὴ ἔχει περὶ πάντα ἀκριβίην, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον, διὰ τὸ ἐγγύς, οἶμαι, τοῦ ἀτρεκεστάτου ὁμοῦ δύνασθαι ἦκειν λογισμῶ, προσίεσθαι, καὶ ἐκ πολλῆς ἀγνωσίης θαυμάζειν τὰ ἐξευρημένα, ὡς καλῶς καὶ ὀρθῶς ἐξεύρηται, καὶ οὐκ ἀπὸ τύχης.

¹⁷ Sur l'usage fréquente de ces termes chez Hérodote voir Liddell, Scott, Jones (1996 : s. v. ἀτρεκίης ; ἀσφαλής).

¹⁸ Pindare commence son *Olymp.* X par une longue exposition de l'*atrekeia*, suivie par le catalogue des vainqueurs de la première cérémonie olympique. Les termes utilisés dans la période préclassique pour désigner la vérité – la mensonge – la fiction forment un groupe sémantique remarquable qui a été largement étudié. Voir Luther (1935) ; Boeder (1959) ; Krischer (1965) ; Levet (1976) ; Cole (1983) et al.

¹⁹ διὸ καὶ ἄδηλα ἔμοι τε ὠνόμασται καὶ τῇ τέχνῃ κέρριται εἶναι, οὐ μὴν ὅτι ἄδηλα, κεκράτηκεν, ἀλλ' ἢ δυνατόν, κεκράτηται· δυνατόν δὲ, ὅσον αἶ τε τῶν νοσεόντων φύσιες ἐς τὸ σκεφθῆναι παρέχουσιν, αἶ τε τῶν ἐρευνησόντων ἐς τὴν ἐρευναν πεφύκασιν.

est impossible à découvrir. Si on était présent et qu'on pût observer, on connaîtrait chaque patient qui se déshabille et fait des exercices au point de le garder en santé, enlevant ici, ajoutant là, mais sans cela, il n'est pas possible de prescrire en toute exactitude aliments et exercices. J'ai dit jusqu'ou pouvait aller la découverte » (*Vict.* 2, traduit par Joly 1967).²⁰

Ce passage est extrêmement intéressant : on peut le rapprocher de l'argument du *Politique* de Platon (*Pl. Plt.* 294a–299e) : La *tékhnè* royale – ou l'art de régner – est ici comparée avec la *tékhnè* médicale et la timonerie.

Les hommes royaux sont ici décrits comme de vrais experts, qui s'aident de la science et de la justice et auxquels s'opposent les sociétés gouvernées par les lois, parce que « la loi ne sera jamais capable de saisir à la fois (et précisément, *akribōs*), ce qu'il y a de meilleur et de plus juste pour tous, de façon à édicter les prescriptions les plus utiles ». ²¹

La cause de cette situation est « la diversité qu'il y a entre les hommes et les actes, et le fait qu'aucune chose humaine n'est, pour ainsi dire, jamais en repos, ne laisse place, dans aucun art et aucune matière, à un absolu qui vaille pour tous les cas et pour tous les temps. »²²

Et pourtant, c'est vers cela que tend la loi « comme un homme sûr de lui et ignare » (*ὡσπερ τινὰ ἄνθρωπον αὐθάδη καὶ ἀμαθῆ*). S'ensuit la comparaison avec les médecins ou les maîtres de gymnase : on peut imaginer un législateur qui – à l'instar d'un maître de gymnase – « sera capable de venir s'asseoir, à tout l'instant de la vie, auprès de chaque particulier pour lui prescrire exactement (*δι'ἀκριβείας προστάττειν*) ce qu'il doit faire » (*Pl. Plt.* 295a–b).

Alors, *idealiter*, on peut le postuler ainsi – mais, en réalité, les choses ne se déroulent jamais comme ça : il y aura les lois, lesquelles fonctionnent de manière analogue à un maître de gymnase qui, au moment de partir pour un voyage, laisse à ses élèves ou à ses clients des ordonnances générales – que l'on peut changer après un certain temps, si cela s'avère nécessaire. Dans le cas de la société humaine, c'est semblable : au lieu du souverain idéal, qui serait capable de prescrire à chaque particulier ce qu'il faut faire, il y a les lois qui se succèdent. L'analogie avec le médecin du traité *Du régime* est, à mon avis, manifeste. Évidemment, Platon adopte ici l'argumentation de l'auteur de ce traité hippocratique. L'hypothèse qu'il l'a lu est renforcée par les ressemblances et affinités

²⁰ Ταῦτα δὲ πάντα διαγνόντι οὐκ αὐταρκες τὸ εὐρημά ἐστιν· εἰ μὲν γὰρ ἦν εὐρετὸν ἐπὶ τούτοις πρὸς ἐκάστην φύσιν σίτου μέτρον καὶ πόνων ἀριθμὸς σύμμετρος μὴ ἔχων ὑπερβολὴν μήτε ἐπὶ τὸ πλεόν μήτε ἐπὶ τὸ ἔλασσον, εὐρητο ἂν ἡ ὑγίη τοῖσιν ἀνθρώποισι ἀκριβῶς. Νῦν δὲ τὰ μὲν προειρημένα πάντα εὐρηται, ὁκοία ἐστι, τοῦτο δὲ ἀδύνατον εὐρεῖν. Εἰ μὲν οὖν παρῆι τις καὶ ὄρφῃ, γινώσκῃ ἂν τὸν ἀνθρωπὸν ἐκδύνοντά τε καὶ ἐν τοῖσι γυμνασίοις γυμναζόμενον, ὥστε φυλάσσειν ὑγιαίνοντα, τῶν μὲν ἀφαιρέων, τοῖσι δὲ προστιθείς· μὴ παρεόντι δὲ ἀδύνατον ὑποθέσθαι ἐς ἀκριβείην ὅσα καὶ πόνους· ἐπεὶ ὁκόσον γε δυνατόν εὐρεῖν ἐμοὶ ἤδη εἴρηται.

L'auteur traite le même problème aussi au début du troisième livre, pour évaluer son exploit de la manière suivante : Ὡς μὲν οὖν δυνατόν εὐρεθῆναι, ἔγγιστα τοῦ ὄρου ἐμοὶ εὐρηται, τὸ δὲ ἀκριβὲς οὐδενί « Ce qu'on pouvait découvrir, je l'ai découvert, aussi loin que possible, mais la rigueur absolue (*tò dè akribès*), personne ne l'a découvert » (*Vict.* 67, traduit par Joly 1967). Voir aussi *Vict.* 93.

²¹ μὴ ποθ' ἰκανὸν γενήσεσθαι πᾶσιν ἀθρώοις προστάττοντα ἀκριβῶς ἐνὶ ἐκάστῳ τὸ προσῆκον ἀποδίδοναι. Le dialogue est cité dans la traduction par Diès (1935).

²² Ὅτι νόμος οὐκ ἂν ποτε δύνατο τὸ τε ἄριστον καὶ τὸ δικαιοτάτον ἀκριβῶς πᾶσιν ἅμα περιλαβῶν τὸ βέλτιστον ἐπιτάττειν· αἱ γὰρ ἀνομοιότητες τῶν τε ἀνθρώπων καὶ τῶν πράξεων καὶ τὸ μηδέποτε μηδὲν ὡς ἔπος εἰπεῖν ἡσυχίαν ἄγειν τῶν ἀνθρωπίνων οὐδὲν ἔωσιν ἀπλοῦν ἐν οὐδενί περὶ ἀπάντων καὶ ἐπὶ πάντα τὸν χρόνον ἀποφαίνεσθαι τέχνην οὐδ' ἡντιοῦν.

entre la théorie de la conception exposée dans la première livre de ce traité (chapitres 27–30) et le mythe de l'androgyné raconté par le poète comique Aristophane dans le *Banquet* de Platon.²³ Selon U. Hirsch, « Platons Verständnis der ἀκριβεία Zeugnis ablegt von dem Einfluss, den das Individualprinzip der hippokratischen Medizin auf sein Denken gehabt hat. Ihr Streben, den Einzelfall in seinen Besonderheiten ernstzunehmen und ihn vom Allgemeinen her zu verstehen, macht sie zu einem hervorragenden Paradeigma der ἐπιστήμη in Platons Schriften » (Hirsch 1996 : 157).

Schiefsky comprend passage cité du *Politique* de manière littérale : selon Platon, commente-t-il, le professionnel compétent peut atteindre l'*akrībeia*, à condition qu'il soit capable de considérer toutes les conditions et circonstances de chaque cas séparément. « Son image idéalisée de la compétence professionnelle ne laisse aucune espace pour le manquement » (Schiefsky 2005 : 366). A la différence de Schiefsky, je propose de lire ce passage comme expérience de pensée (*thought experiment*, *Gedankenexperiment*) : l'image que nous découvrons ici – chacun a auprès de soi un législateur qui lui conseille tout ce qu'il doit faire, tout le temps et dans chaque affaire – apparaît comme une blague parfaite. A mon avis, le but de cette expérience de pensée est différent : elle vise à signaler la complexité, l'incompréhensibilité et la fluidité des choses humaines, qui sont prises dans un mouvement et un changement perpétuels.

Ajoutons qu'Aristote va encore plus loin dans ce sujet. Le Stagirite – qui était aussi fils de médecin – se plaint du manque de précision de la théorie qui traite des cas particuliers. De tels cas, argumente-t-il, ne tombent sous aucun art, sous aucune tradition professionnelle, mais « il revient toujours à chacun, lorsqu'il agit, d'examiner ce que réclame l'occasion, tout comme on fait aussi dans la médecine et le pilotage » (Arist. *Eth. Nic.* 1103b–1104a).²⁴ Ensuite, cette idée est renouée par Galien qui concevait l'art médical comme une *tékhnē* stochastique, caractérisée par le triptyque *stokhasmós* – *logismós* – *peīra* (conjecture / raisonnement / expérience). On peut voir le caractère stochastique dans son empressement à abandonner l'instrument traditionnel du *logismós*, si celui-ci a failli. Mais ce processus remarquable sort du cadre de cet étude.²⁵

Les autres aspects spécifiques de la *tékhnē* médicale selon les hippocratiques

Le médecin conçoit encore un aspect crucial de sa *tékhnē* – en ce qui concerne les autres artisans, *tekhnítai*, et surtout en relation avec lui-même et l'objet propre de son métier :

²³ Pour savoir, si – et jusqu'à quel point – Platon connaissait les théories des traités hippocratiques, voir Bartoš (2015 : 231–241).

²⁴ τοιοῦτου δ' ὄντος τοῦ καθόλου λόγου, ἔτι μᾶλλον ὁ περὶ τῶν καθ' ἕκαστα λόγος οὐκ ἔχει τὰκριβές· οὔτε γὰρ ὑπὸ τέχνην οὔθ' ὑπὸ παραγγελίαν οὐδεμίαν πίπτει, δεῖ δ' αὐτοὺς αἰεὶ τοὺς πράττοντας τὰ πρὸς τὸν καιρὸν σκοπεῖν, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῆς ἰατρικῆς ἔχει καὶ τῆς κυβερνητικῆς. Traduction par J. Y. Jolif (Gauthier, Jolif 1970).

²⁵ Voir l'article de Boudon-Millot (2005), qui ne trouve pas d'évidence suffisante dans le *Corpus* pour désigner la médecine hippocratique comme stochastique (*contra* Ingenkamp 1983). Selon Boudon-Millot, *stokházesthai* se trouve à la « fuzzy » frontière entre l'art, le savoir et l'ignorance (Boudon-Millot 2005 : 90).

« Parmi les arts, il en est certains qui sont pénibles pour leurs détenteurs mais très utiles pour leurs utilisateurs et qui apportent aux profanes un bien commun mais ne causent aux praticiens que du chagrin. A une telle catégorie d'arts appartient précisément celui que les Grecs appellent médecine. En effet le médecin voit des spectacles effrayants, touche des choses répugnantes, et à l'occasion des malheurs d'autrui récolte pour lui-même des chagrins. Les malades au contraire échappent, grâce à l'art, aux maux les plus grands, maladies, affliction, souffrances, mort ; car c'est à tout cela que s'oppose la médecine » (*Flat.* 1, traduit par Jouanna 1988).²⁶

Cette caractéristique était très populaire et célèbre, encore plus célèbre que l'aphorisme inaugural du traité *Aphorismes* : Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρῆ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πείρα σφαλερῆ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπῆ. Quant à l'inégalité de la relation entre le médecin et le malade, elle était commentée dans le *Corpus* maintes fois :

« Ce ne sont pas de petits rapports que ceux du médecin avec les malades: les malades se soumettent au médecin, et lui, à toute heure, est en contact avec des femmes, avec de jeunes filles, avec des objets précieux; il faut, à l'égard de tout cela, garder les mains pures » (*Med.* 1).²⁷

On trouve des appels et incitations à respecter les principes de la justice, principe de l'utilité, de ne pas porter dommage et de ne pas abuser de sa position supérieure, dans les traités déontologiques de *Corpus Hippocraticum* assez souvent, et aussi bien dans le *Serment d'Hippocrate* où on lit : « Je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. ... Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de toute méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves ». ²⁸ De plus, le médecin doit être *philánthrōpos* – c'est à dire philanthrope ou, simplement, humain – cela appartient à son métier même : « Où il y a l'amour pour l'homme (φιλανθρωπία), il y a l'amour pour l'art (φιλοτεχνία) de même » (*Praec.* 6).²⁹

Les traités déontologiques du *Corpus* comprennent aussi les instructions pratiques pour le médecin, en égard à l'étiquette médicale : comment le médecin doit s'habiller, se conduire, parler, rire, couper ses ongles etc. Ces prescriptions doivent être interprétées à la lueur de la pratique médicale en Grèce antique : l'éducation médicale n'étant pas obligatoire, chacun pouvait se déclarer médecin et pratiquer ce métier. Parmi la bande de charlatans, rébouteux, guérisseurs trompeurs et magiciens, le médecin hippocratique devait convaincre le malade de sa compétence et de l'efficacité de son traitement.³⁰

²⁶ Εἰσὶ τινες τῶν τεχνῶν, αἱ τοῖσι μὲν κεκτημένοισιν εἰσὶν ἐπίπονοι, τοῖσι δὲ χρεομένοισιν ὄνησται, καὶ τοῖσι μὲν ἰδιώτῃσι ξυὸν ἀγαθόν, τοῖσι δὲ μεταχειριζομένοισι σφᾶς λυπηραί. Τῶν δὴ τοιούτων ἐστὶ τεχνῶν, καὶ ἦν οἱ Ἕλληνας καλέουσιν ἱητρικὴν· ὁ μὲν γὰρ ἱητρός ὄρη τε δεῖνὰ, θιγγάνει τε ἀηδέων, ἐπ' ἄλλοτρίῃσι τε ξυμφορῇσιν ἰδίας καρποῦται λύπας· οἱ δὲ νοσέοντες ἀπαλλάσσονται τῶν μεγίστων κακῶν διὰ τὴν τέχνην, νόσων, πόνων, λύπης, θανάτου· πᾶσι γὰρ τουτέοισιν ἄντικρυς ἱητρικὴ εὐρίσκεται ἀκεστορίς.

²⁷ πρὸς δὲ ἱητρὸν οὐ μικρὰ συναλλάγματα τοῖσι νοσοῦσιν ἐστίν· καὶ γὰρ αὐτοὺς ὑποχειρίους ποίεουσι τοῖς ἱητροῖς, καὶ πάσαν ὥρην ἐντυγχάνουσι γυναῖξιν, παρθένοις, καὶ τοῖς ἀξίοις πλείστου κτήμασιν· ἐγκρατέως οὖν δεῖ πρὸς ἅπαντα ἔχειν ταῦτα.

²⁸ ἐπὶ δηλήσει δὲ καὶ ἀδικίῃ εἴρξειν. ... Ἐς οἰκίας δὲ ὀκόσας ἂν ἐσίω, ἐσελεύσομαι ἐπ' ὠφελείῃ καμνόντων, ἐκτὸς ἐὼν πάσης ἀδικίης ἐκουσίης καὶ φθορίης, τῆς τε ἄλλης καὶ ἀφροδισίων ἔργων ἐπὶ τε γυναικείων σωμαίων καὶ ἀνδρώων, ἐλευθέρων τε καὶ δούλων.

²⁹ ἦν γὰρ παρῆ φιλανθρωπία, πάρεστι καὶ φιλοτεχνία.

³⁰ Pour des renseignements généraux sur ce sujet voir Nutton (2004).

Le régime, *diáita*, constituait une part importante de ce traitement, comme nous l'avons déjà évoqué brièvement en rapport avec le passage du dialogue *Politique* de Platon. L'invention de *diáita* en général a été considérée comme la découverte majeure des médecins hippocratiques. C'est dans ce sens qu'argumente l'auteur de *L'ancienne médecine*, quand il explique la découverte originaire des aliments spécifiques pour les hommes (en contraste avec les aliments crus et bruts consommés par les animaux). L'invention des aliments spécifiques pour les malades est présentée ici comme la continuation naturelle de cette invention première (VM 3–5), toutes les deux résultant de la même méthode (κατὰ τὴν αὐτέην ὁδὸν ζητούντες, VM 4), qui caractérise l'ancienne médecine.³¹ Cette exposition détaillée documente bien un autre trait essentiel de la *tékhnè* hippocratique, c'est à dire l'intérêt de la discipline à son histoire propre.

Quant au régime, il comprenait dans son ensemble des composantes nombreuses : les aliments et les boissons (qui sont discutées très précisément), les exercices, le travail, les promenades, les bains, le sommeil et les songes, mais aussi la fréquence des activités sexuelles. Le malade, bien entendu, doit accepter beaucoup de restrictions, en ce qui concerne les aliments et les autres activités ; mais – et c'est crucial – le médecin hippocratique adresse ses prescriptions aussi aux hommes sains (nous les lisons p. ex. dans les traités *Du régime salubre* et *Du régime*). A cet égard, l'auteur *Du régime* distingue deux sortes des hommes : d'un côté, il y a la grande masse des gens qui « mangent et boivent au petit bonheur » et qui sont obligés de travailler (*Vict.* 68; toutes les traductions du traité par Joly 1967), sans pouvoir négliger tout le reste pour s'occuper de leur santé. De l'autre côté, il y a ceux qui ont les moyens et qui ont reconnu « que les richesses ni rien d'autre n'ont d'utilité sans la santé » (*Vict.* 69). Quoique l'auteur du traité présente les conseils diététiques aussi pour la première sorte des gens, il se concentre à la seconde : pour elle, il a découvert « un régime qui s'avance le plus près possible de la vérité absolue » (πρὸς τὸ ἀληθέστατον τῶν δυνατῶν προσηγγμένη ; *Vict.* 69). D'ou l'hypothèse de M. Foucault selon laquelle le traité représenterait un manuel qui n'était pas adressé aux médecins ou aux maîtres de gymnase mais aux laïques – et particulièrement à cette deuxième groupe des gens « avec moyens » mentionnée auparavant.

Tout cela signifie que l'exigence diététique est de la nature éthique : *diáita* charge les hommes d'un régime de restrictions, de limitations, d'abstinence de telle ou telle sorte, bref : de discipline (on peut déjà observer ce trait sémantique dans le verbe apparenté *diáitō*, qui peut signifier gouverner – diriger – réguler – modérer). Michel Foucault était fasciné par ce trait spécifique de la médecine hippocratique ; il écrit, dans le deuxième tome de *L'Histoire de la sexualité*, que le régime est pour l'homme une catégorie fondamentale : il permet d'inscrire dans sa conduite « un mode de problématisation du comportement », c'est à dire une auto-régulation qui l'empêche de s'exposer à ses désirs et plaisirs – qui sont, naturellement, sans limites, et donc pernicieux. En somme, « le régime est tout un art de vivre », une « technique », ou même une « esthétique de l'existence », pas seulement un ensemble de précautions destinées à éviter les maladies ou à achever de les guérir (Foucault 1984 : 115–123).³²

³¹ L'auteur du traité insiste de manière extraordinaire sur l'acte de l'invention : le verbe εὐρίσκειν est utilisé dans le traité 23 fois, ἐξευρίσκειν 5 fois ; voir Jouanna (1990 : 38).

³² Bartoš argumente que « matters of morality and value judgement are clearly distinguished on several occasions from matters of health in the Hippocratic text » (i.e. in *Du régime*; Bartoš 2015 : 218) et cete

De là vient aussi la querelle entre la médecine et la philosophie, qui – surtout dans les dialogues de Platon – prétend avoir la seule autorité éthique, parce qu'elle prend soin de l'âme de l'homme, et pas seulement de son corps.³³

On peut conclure de la manière suivante : au point de vue éthique, l'art médical impose les exigences non seulement à la personne du médecin, mais aussi à la personne du malade. Mais, si l'attitude du malade dépend de sa volonté, le médecin n'a aucun choix. Il est dans la nature même de l'art médical que son *tekhnitês*, le médecin, doive se montrer plus humain et, au plan moral, supérieur au reste de la société. On le voit clairement dans une phrase, qui, dans la composition circulaire du *Serment d'Hippocrate*, tient lieu de centre et de point focal³⁴ : « Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans la pureté et la piété ».³⁵

Il semble que l'art lui-même, dont le médecin est le serviteur, serait apotheosé et déifié ici – malgré toutes ses limitations mentionnées auparavant.

RÉFÉRENCES

- Allen, Th. W., 1912. *Homeri opera. Tomus V. Hymnos Cyclum fragmenta Margiten Batrachomyomachiam Vitas continens*. Recognovit brevisque adnotatione critica instruxit Th. W. Allen. Oxford : Clarendon Press.
- Bartoš, H., 2015. *Philosophy and Dietetics in the Hippocratic On Regimen*. Leiden / Boston : Brill.
- Beekes, R., 2010. *Etymological Dictionary of Greek*. I–II. Leiden / Boston : Brill.
- Boeder, H., 1959. « Der frühgriechische Wortgebrauch von Logos und Aletheia ». *Archiv für Begriffsgeschichte* 4, 82–112.
- Boschung, U., 2003. « Der hippokratische Eid – Überlieferung, Wirkungsgeschichte und medizinhistorische Interpretation ». In: B. Ausfeld-Hafter (ed.), *Der hippokratische Eid und die heutige Medizin*. Bern / Berlin / Wien : Lang, 9–26.
- Boudon-Millot, V., 2005. « Art, Science and Conjecture, from Hippocrates to Plato and Aristotle ». In: P. J. Van der Eijk (ed.), *Hippocrates in Context*. Leiden / Boston : Brill, 87–99.
- Brătescu, G., 1983. « Le problème de la mesure dans la Collection hippocratique ». In: Lasserre, Mudry (1983 : 137–144).
- CAF = *Comitorum Atticorum fragmenta. Volumen I.–Volumen III*. Edidit Th. Kock. Lipsiae: in aedibus B. G. Teubneri, 1880–1888.
- Cole, T., 1983. « Archaic Truth ». *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 13, 7–28.
- Craik, E. M., 2015. *The Hippocratic Corpus. Content and Context*. London / New York : Routledge.
- Delkeskamp-Hayes, C., Gardell Cutter, M. A. (ed.), 1993. *Science, Technology, and the Art of Medicine. European-American Dialogues*. Dordrecht / Boston / London : Kluwer Academic Publishers.
- Diès, A., 1935. Platon, *Le politique*. Texte établi et traduit par A. Diès. Paris : Les Belles Lettres.

proposition est correcte, mais cela ne signifie pas que l'exigence basée sur l'individuel sain, quant au respect d'un certain régime, n'a pas une nature éminemment éthique. Voir déjà Schumacher : *diáita* « bezeichnet ganz allgemein die Lebensweise eines Menschen, dann aber auch die Anordnung dazu, und zwar in ethischer und physischer Hinsicht » (Schumacher 1963 : 58).

³³ Il me faut préciser que dans les traités hippocratiques on rencontre l'âme assez souvent, mais elle se comporte toujours de manière similaire au corps. La distinction essentielle que possède l'âme dans les dialogues de Platon est absente des traités du *Corpus Hippocraticum*, voir Bartoš (2015 : 165–229).

³⁴ Pour la position centrale de cette obligation dans le *Serment* voir Boschung, qui la qualifie comme « das zentrale Versprechen » (Boschung 2003 : 10); dans la manière semblable argumentent von Staden (1996 : 417) et Lichtenhaeler (1984 : 153).

³⁵ Ἄγνως δὲ καὶ ὁσίως διατηρήσω βίον τὸν ἐμὸν καὶ τέχνην τὴν ἐμήν. Soulignons : c'est une seule fois que l'expression « mon art », τέχνην τὴν ἐμήν, est utilisée dans le *Corpus*.

- Foucault, M., 1984. *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard.
- Gadamer, H.-G., 1996. *The Enigma of Health*. Translated by J. Gaiger and N. Walker. Stanford : Stanford University Press.
- Gauthier, R. A., Jolif, J.-Y., 1970. Aristote, *L'éthique à Nicomaque. Tome I. Deuxième partie. Traduction*. Deuxième édition. Introduction, traduction et commentaire par R. A. Gauthier et J. Y. Jolif. Louvain : Publications Universitaires / Paris : Beatrice-Nauwelaerts.
- Heinimann, F., 1961. « Eine vorplatonische Theorie der techne ». *Museum Helveticum* 18, 105–130.
- Hirsch, U., 1996. « Akribeia – Platons Verständnis der episteme und die hippokratische Medizin ». In: Wittern, Pellegrin (1996 : 149–158).
- Ingenkamp, H.-G., 1983. « Das stochasasthai des Arztes (VM 9) ». In: Lasserre, Mudry (1983 : 257–262).
- Joly, R., 1967. Hippocrate, *Du régime*. Texte établi et traduit par R. Joly. Paris : Les Belles Lettres.
- Jouanna, J., 1988. Hippocrate, *Des vents. De l'art*. Texte établi et traduit par J. Jouanna. Paris : Les Belles Lettres.
- Jouanna, J., 1990. Hippocrate, *L'ancienne médecine*. Texte établi et traduit par J. Jouanna. Paris : Les Belles Lettres.
- Krischer, T., 1965. « Etymos und alethes ». *Philologus* 109, 161–174.
- Kube, J., 1969. *Techne und arete. Sophistisches und platonisches Tugendwissen*. Berlin : Walter de Gruyter.
- Kurz, D., 1970. *Akribeia: Das Ideal der Exaktheit bei den Griechen bis Aristoteles*. Göttingen : Verlag Alfred Kummerle.
- Lasserre, F., Mudry, P. (ed.), 1983. *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*. Genève : Droz.
- Levet, J. P., 1976. *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque*. Paris : Les Belles Lettres.
- Lichtenthaeler, C., 1984. *Der Eid des Hippokrates. Ursprung und Bedeutung*. Köln : Deutscher Ärzteverlag.
- Liddell, H. G., Scott, R., Jones, H. S., 1996. *A Greek-English Lexicon*. Ninth ed. With a revised supplement 1996. Oxford : Clarendon Press.
- Littré, É., 1839–1861. *Œuvres complètes d'Hippocrate*. I–X. Traduction nouvelle avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits ... par E. Littré. Paris : Baillière.
- Luther, W., 1935. „Wahrheit“ und „Lüge“ im ältesten Griechenland. Borna / Leipzig : R. Noske.
- Nussbaum, M. C., 1989. *The Fragility of Goodness. Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Nutton, V., 2004. *Ancient Medicine*. London / New York: Routledge.
- Schiefsky, M. J., 2005. Hippocrates, *On Ancient Medicine*. Translated with introduction and commentary by M. J. Schiefsky. Leiden / Boston : Brill.
- Schumacher, J., 1963. *Antike Medizin. Die naturphilosophischen Grundlagen der Medizin in der griechischen Antike*. Zweite verbesserte Aufl. Berlin : Walter de Gruyter.
- Staden, H. von, 1996. « 'In a Pure and Holy Way': Personal and Professional Conduct in the Hippocratic Oath? ». *Journal for the History of Medicine and Allied Sciences* 51, 404–437.
- Thivel, A., 1985. « Diagnostic et pronostic à l'époque d'Hippocrate et à la nôtre ». *Gesnerus* 42, 479–497.
- Villard, L., 1996. « Les médecins hippocratiques face au hasard, ou le recours alterné à l'archéologie et à l'étymologie ». In: Wittern, Pellegrin (1996 : 395–412).
- Wittern, R., Pellegrin, P. (ed.), 1996. *Hippokratische Medizin und antike Philosophie*. Hildesheim : Olms-Weidmann.

TECHNICITA HIPPOKRATOVSKÉHO LÉKAŘSTVÍ A JEJÍ MEZE

Studie se věnuje hippokratovskému konceptu *techné*, který tvořil součást širších debat o *techné* v Řecku 5. stol. př. Kr. Koncept *techné* je zakotven v konceptu *fysis* (a je v opozici vůči pojmu *tyché*); o jeho závažnosti svědčí fakt, že před časem označil H.-G. Gadamer objev *techné* a jeho aplikaci na lékařství za první rozhodující krok směřující k ustavení západní civilizace. Nejprve jsou představeny základní rysy *techné iétriké*, formulované ve spisech *Corpus Hippocraticum*: lékařství si je vědomo svého cíle i své metody, jejíž povahu opakovaně reflektuje. K této reflexi patří vědomí určitých mezí na straně lékařství, a to zejména nedostatku *akribeia*, přesnosti, neboť lékař se vztahuje k objektům jiného rázu než ostatní

umění: k jedinečnému ustrojení každého pacienta. Dalším specifikem lékařské *techné* je nerovný vztah mezi odborníkem-lékařem a objektem jeho umění, tedy pacientem; tato skutečnost je v rámci *Corpus Hippocraticum* vícekrát komentována. V závěru je poukázáno na etický rozměr dietetických preskripcí i lékařské profese jako takové, který – i přes veškerá omezení uvedená výše – vede téměř ke zbožnění lékařského umění i života.

Sylva Fischerová
Univerzita Charles, Praha
sylva.fischerova@ff.cuni.cz